

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	136 (1991)
Heft:	9
Artikel:	Trois semaines à Bagdad en mars et en avril 1991... : Entretien avec Jean-Louis Juillerat
Autor:	Juillerat, Jean-Louis
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-345125

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ERSCHLOSSEN EMDOK
MF 405 1971

Trois semaines à Bagdad en mars et en avril 1991...

Entretien avec Jean-Louis Juillerat, ingénieur et volontaire au Corps suisse d'aide en cas de catastrophe

Jean-Louis Juillerat, chef de réseau aux Forces motrices bernoises à Porrentruy, est parti pour Bagdad dans la deuxième quinzaine du mois de mars dernier avec une équipe du CICR comprenant des spécialistes de la distribution d'eau potable. Il a vu la capitale de l'Irak très sévèrement touchée, mais de manière extrêmement ponctuelle, par les attaques aériennes de l'aviation coalisée. Depuis 1988, il avait déjà effectué des missions humanitaires au Soudan, en Iran et en Union soviétique.

RMS: Vous avez passé trois semaines à Bagdad, peu après les opérations militaires. Combien de temps était-ce après le cessez-le-feu provisoire?

Jean-Louis Juillerat: J'ai effectué cette mission sous les auspices du Comité international de la Croix-Rouge; en effet, j'ai été «prêté» par le Corps suisse d'aide en cas de catastrophe. C'était quinze jours à trois semaines après la fin des attaques aériennes sur Bagdad; à ce moment, Saddam Hussein était en train de réprimer la rébellion des chiites d'une manière, semble-t-il, infiniment plus violente que celle des Kurdes. Dans la capitale, il n'y avait aucun journaliste étranger et les rumeurs les plus folles circulaient. Un jour, on entendait dire que les Kurdes avaient été massacrés, le lendemain, qu'ils se trouvaient aux portes de la capitale, le surlendemain qu'ils allaient noyer Bagdad en faisant sauter des barrages hydrauliques situés dans les zones qu'ils contrôlaient.

RMS: Le calme régnait-il en ville à la mi-mars 1991?

J.-L. J.: Au début de mon séjour, il y avait fréquemment, dans la périphérie de la ville, des tirs d'armes légères, parfois d'armes automatiques, qui duraient quelques minutes. On ne savait trop de quels affrontements il s'agissait. Jusqu'à l'époque de Pâques, j'ai pu voir sur l'autoroute, à la bifurcation Bassorah-Mossoul, des colon-

nes militaires qui se formaient, comprenant quelques chars, de l'artillerie de 105 mm tractée, de nombreux camions chargés de soldats. Des hommes et du matériel disparate.

RMS: Les attaques aériennes ont-elles causé de gros dégâts aux installations et aux bâtiments civils de la capitale?

J.-L. J.: Lorsqu'on se promène à Bagdad, on ne dirait pas qu'il y a eu une guerre. L'aviation coalisée s'est attaquée aux centrales électriques presque toutes thermiques, aux centres de télécommunications, aux centraux téléphoniques, aux bâtiments officiels, aux aéroports civils et militaires. Les pistes ont été complètement démolies par des bombes spéciales qui explosent sous la couche de béton. Un aéroport militaire, près de Bagdad, celui où nous nous sommes embarqués lors du retour, avait été épargné: pas de traces d'impact de missiles ou de bombes sur la piste et les bâtiments. En revanche, les abris à avions étaient quasiment tous crevés par des missiles.

En général, il ne reste debout que quelques poutrelles des bâtiments administratifs et des entrepôts qui ont été touchés; lorsque l'édifice est en béton, on a l'impression qu'il a implosé. On peut vraiment parler d'objectifs détruits à 100%. Terrible efficacité des armes «intelligentes» et hyper-sophistiquées! Un tel spectacle amène à se poser des questions sur les conceptions et le matériel de notre armée suisse. Serions-nous à même de faire face à de telles attaques? Les Soviétiques doivent avoir les mêmes réactions.

Sur l'autoroute Bagdad-Amman, les attaques aériennes visaient aussi le trafic routier civil qui ne s'était pas interrompu à cause des attaques aériennes. La différence de prix de l'essence entre Amman et Bagdad poussait des chauffeurs à se risquer sur cet axe avec des camions-citernes; s'ils réussissaient, leur fortune était faite!

La gare de Bagdad n'a pas été touchée, mais il faut savoir qu'une seule ligne ferroviaire y passe. Il n'y a qu'un pont de la ville qui semble avoir été attaqué, mais avec une précision «chirurgicale»; le but de l'opération devait être de rendre l'ouvrage inutilisable, mais aussi d'impressionner les habitants: à ses deux extrémités, le pont a été touché entre la culée et la première arche! A huit kilomètres de Bagdad, une usine de traitement d'eau était intacte, mais elle ne fonctionnait qu'à 15%, à cause du manque d'électricité; un seul de ses groupes électrogènes de secours était en état de fonctionner, à cause du manque d'entretien des installations. En revanche, les deux ou trois usines qui travaillaient dans le domaine de la chimie – l'une d'elles était censée faire du lait en poudre – ont été complètement détruites. Les coalisés devaient les considérer comme susceptibles de fabriquer des armes chimiques.

J'ai vu des bâtiments civils touchés, mais ils se trouvaient à proximité d'un «objectif sensible». Un avion allié s'est écrasé sur des entrepôts près d'un centre de télécommunications, sans faire, semble-t-il, beaucoup de victimes. Un missile lancé contre un autre centre de télécommunications près de l'Euphrate est tombé à deux cents mètres de son objectif sur un souk; un autre a manqué sa cible, une usine de la périphérie de la ville, et a touché deux bâtiments civils. Il n'y a dû n'y avoir que peu de victimes à Bagdad, malgré la destruction d'un grand abri occupé par des civils, ce qui avait suscité tant de réactions dans les media. Il semble d'ailleurs que Saddam Hussein s'y trouvait deux ou trois heures avant l'attaque.

Il faut se rendre compte que la reconstruction des infrastructures de la capitale prendra un temps considérable: il faut entre cinq et huit ans pour reconstruire une centrale électrique. Bagdad, qui était une ville d'un bon niveau de développement, risque fort de se «tiers-mondialiser» dans les années qui viennent...

RMS: Y avait-il à Bagdad une organisation plus ou moins semblable à notre Protection civile?

J.-L. J.: Non! C'est l'armée qui s'occupe vraisemblablement de ces problèmes. Ce qui frappait à Bagdad, c'est que 70 ou 80%

des hommes se promenaient avec un uniforme plus ou moins d'ordonnance.

RMS: Quelle semblait être l'attitude de la population de Bagdad envers Saddam Hussein?

J.-L. J.: Il semblait bien en place... Pourtant, partout dans la ville, il y avait des barrages et des postes de contrôle. On ne savait pas très bien si ce dispositif était destiné à contrôler les habitants de Bagdad ou à empêcher des infiltrations de Kurdes. Ces militaires se montraient corrects avec les occupants des véhicules de la Croix-Rouge. Un jour, la rumeur courant de la découverte d'une cache d'armes kurde à Bagdad, on a immédiatement subi des contrôles beaucoup plus sévères aux postes de contrôle.

La population s'est montrée accueillante à notre égard; je n'ai pas décelé de haine contre les Occidentaux ou, même, contre les Américains. Les gens ne savaient presque rien de leurs proches envoyés au front. Etaient-ils morts, avaient-ils été engagés contre les chiites ou contre les Kurdes? Le téléphone, la poste ne fonctionnaient pas. Au moins les prisonniers aux mains des coalisés étaient-ils en sécurité... J'en ai vu rentrer chez eux, vêtus de salopettes bleues.

RMS: L'aviation alliée continuait-elle à se manifester après le cessez-le-feu provisoire?

J.-L. J.: Des F-16 effectuaient des vols de reconnaissance, soit à très haute altitude, soit en rase-mottes. Il est arrivé que, de nuit, des avions alliés passent le mur du son au-dessus de la ville. Il faut considérer ces missions comme des vols de reconnaissance et de contrôle, mais aussi comme partie intégrante de la «guerre psychologique». En ce qui concerne les forces aériennes irakiennes, je n'ai vu que des hélicoptères de transport qui volaient à quelques dizaines de mètres du sol. C'étaient les seuls appareils dont les coalisés autorisaient les sorties durant le cessez-le-feu provisoire.

RMS: A Bagdad, l'approvisionnement semblait-il normal?

J.-L. J.: Au début de mon séjour, non! On ne trouvait que des galettes, un peu de viande, des légumes. Puis les souks m'ont semblé aussi bien approvisionnés que dans les autres Etats arabes, mais les prix étaient

exorbitants et le marché noir florissait. En revanche, la distribution d'électricité n'était pas du tout assurée. Un quartier était plus ou moins alimenté pendant un certain temps, puis un autre. A un moment, l'éclairage public fonctionnait dans un secteur, puis plus rien. On a l'impression que les autorités voulaient manifester leur existence par ces rétablissements temporaires de la distribution d'électricité.

RMS: Votre mission consistait à assurer une distribution d'eau potable?

J.-L. J.: Le CICR a engagé à Bagdad une opération de grande envergure pour approvisionner la population en eau potable. Toutes les centrales électriques ayant été détruites par l'aviation alliée, les stations de traitement et de pompage sont inutilisables, et cela pour une longue période. Le réseau de distribution, très moderne, n'a pas été gravement touché. Pourtant, il n'était pas possible d'alimenter la population, puisque l'électricité manquait, qui aurait permis de remplir les châteaux d'eau et d'avoir de la pression aux robinets. Il faut savoir que Bagdad est une ville absolument plate.

Après être parti trois jours au Tessin m'initier sur une des machines que j'allais exploiter, je me suis occupé de quatre machines produisant quotidiennement 80 000 sachets d'une eau de haute qualité qui peut se conserver dans ces conditions pendant un mois. La manutention de ces sachets est facile, tout comme leur transport, mais on a besoin de personnel recruté sur place, qu'il faut donc former. La Protection civile, en Suisse, dispose de telles machines. Ces sachets étaient surtout destinés aux hôpitaux. Il n'a pas semblé judicieux de les distribuer massivement dans les écoles, puisque les enfants ne cessaient pas pour autant de boire l'eau «douteuse» du Tigre.

A côté de ces machines, il y avait un système de traitement d'eau en vrac que l'on stocke dans des réservoirs en caoutchouc que l'on transporte dans des camions-citernes. Si cette eau est de moins bonne qualité, on peut, avec ce système, en produire des quantités supérieures à celles de l'eau en sachet.

RMS: Aux Forces motrices bernoises, l'entreprise où vous travaillez, comment supplée-t-on à votre absence, lorsque vous partez avec le Corps suisse d'aide en cas de catastrophe?

J.-L. J.: Tout d'abord, je m'arrange avec mes collègues pour qu'ils me remplacent et assurent mes heures de piquet. Ils ont toujours réagi avec amitié et générosité. La direction, pour sa part, ne facture au Corps que les heures effectives que je manque à leur prix coûtant; il n'y a donc pas d'heures facturées pour le samedi, le dimanche ou les jours chômés.

RMS: Expliquez-nous un peu l'organisation du Corps suisse d'aide en cas de catastrophe...

J.-L. J.: Il est formé exclusivement de volontaires dont un grand nombre s'occupe de reconstruction. Je me suis spécialisé dans les problèmes d'eau: nous sommes une trentaine dont trois Romands. A part moi, il ne doit pas y en avoir d'autres dans le canton du Jura. Pour être efficace, il faut se débrouiller en allemand et en anglais. Cette obligation, dans notre région, dissuade beaucoup de gens. Dans ma spécialité, l'âge moyen est d'une bonne trentaine d'années. Dans tous les cas, chacun peut accepter ou refuser une mission: on n'est pas astreint à une certaine période de «service».

Pendant les interventions, les effectifs des groupes dans lesquels j'ai travaillé étaient restreints, ce qui explique l'absence de tensions et de problèmes graves; tout le monde comprend aussi qu'il faut de la discipline et que quelqu'un doit commander. L'autorité repose surtout sur la compétence. En revanche, chacun doit savoir se débrouiller avec les moyens du bord et être «bricoleur». Dans ces groupes, il y a peu de personnes travaillant dans le domaine de la santé, mais surtout des ingénieurs, des techniciens qui manifestent un bel esprit de corps. Je n'ai jamais connu les problèmes qui se sont posés chez les «bérrets bleus» suisses en Namibie.

Propos recueillis par le lt-col Hervé de Weck